L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 13 JANVIER 1890. — 63ème Année

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 13 JANVIER 1890.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

Un droit de douane sur le maïs et sur le riz, en France.

Nous reproduisons, depuis quelque temps, des discours d'économistes bien connus et des articles de journaux importants—discours et articles qui indiquent le progrès, de plus en plus accentué, que font en France les idées protectionnistes. Un récent projet de loi de M. Méline, ancien ministre de l'agriculture, fournit à la *République française*, champion ardent de l'industrie nationale, l'occasion de faire ces réflexions qu'on va lire:

L'établissement d'un droit de douane sur les maïs étrangers et sur les riz autres que ceux qui proviennent de nos colonies est une des mesures provisoires de protection qu'il nous est permis de prendre dans l'intérêt de notre agriculture, en attendant que l'expiration des traités de commerce nous ait rendu la liberté de tous nos tarifs. On ne voit pas la nécessité d'ajourner une réforme aussi utile, quand nous pouvons l'opérer tout de suite; et l'on ne comprendrait pas comment, après avoir frappé toutes les autres céréales, on épargnerait le riz et le maïs qui intéresse, dans une si faible proportion, l'alimentation publique.

C'est pourquoi l'un des projets de loi présentés à la nouvelle législature tend à obtenir un droit d'entrée de 3 francs sur les maïs en grains ou en paille, de 5 francs sur le maïs en farine, un droit de 3 francs sur les riz en paille et de 8 francs sur les riz décortiqués, en farines ou en brisures.

Il y a deux ans, semblable proposition ne fut repoussée par l'ancienne Chambre qu'à la majorité de cinq voix. Reprise l'année dernière, sous forme de contre-projet, elle n'aboutit pas encore, par suite de l'adoption d'une série d'amendements qui en rendaient les dispositions inefficaces; quand elle aperçut qu'elle avait fait un travail de Pénélope, la Chambre rejeta, finalement, la loi dans son ensemble. Mais, tout d'abord, elle en avait, par 279 voix contre 247, adopté le principe, preuve que, déjà, le sentiment général s'était modifié dans un sens favorable. Aujourd'hui, M. Méline revient à la charge. Il le sait par expérience personnelle, on ne remporte pas, du premier coup, une victoire sur les tenaces préjugés de la "saine doctrine économique." Cette fois, tout fait prévoir que ses efforts seront couronnés de succès.

La nouvelle Chambre n'a pas attendu pour consacrer, d'une façon éclatante, l'autorité de l'ancien ministre de l'agriculture; et d'ailleurs quinze députés, parmi lesquels beaucoup de noms nouveaux, tous représentants des départements essentiellement agricoles, ont signé avec lui le projet de loi.

Celui-ci n'est pas sans soulever des clameurs dans le camp des théoriciens. On a déjà parlé de "particularisme anti-progressiste"; l'organe le plus attitré du libre-échange — la vigne exceptée — a qualifié la réforme projetée de "rêverie fondée sur une fausse notion des lois qui gouvernent les intérêts". Nous entendre appeler rêveurs par les apôtres de la fraternité économique des peuples, c'est tout à fait réjouissant!

L'insinuation peu bienveillante d'après laquelle le projet de loi aurait pour but de créer un monopole au profit d'une catégorie d'industriels ne mérite pas les honneurs de la réfutation. Nous nous contenterons de répondre que si M. Méline et ses honorables collègues ont travaillé en vue de favoriser une catégorie de producteurs, il s'agit précisément de celle qui forme la majorité des Français; les producteurs agricoles. C'est pourquoi les signataires du projet se présentent devant l'opinion avec la conscience bien tranquille.

La nouvelle Chambre—où les théoriciens se sont raréfiés, le suffrage universel en ayant renvoyé bon nombre à leurs chères études,—la nouvelle Chambre, disons-nous, comprendra toute la légitimité, toute la force des arguments développés dans l'exposé des motifs de la proposition Méline.

Les emplois du maïs étranger vont s'étendant chaque jour. La pomme de terre, la betterave, l'avoine, l'orge supportent la concurrence d'un produit exotique qui jouit, pour sa production, d'avantages exceptionnels et qui, depuis quinze ans, ne cesse d'arriver en décroissance de prix sur nos marchés.

Le maïs, avons-nous dit, intéresse fort peu l'alimentation publique. Quant à celle du bétail, où il joue, sous forme de tourteaux, un certain rôle, il importe de faire observer: 1° qu'il s'agit de quantités relativement minimes; 2° que les partisans du progrès verraient sans peine diminuer ce genre de consommation substitué d'une façon si regrettable aux nourritures normales: foin, avoine, orge, etc., etc. Le tourteau est, en général, fort peu recommandé par les spécialistes compétents. Nous avons sous les yeux des documents d'experts qui seront produits en temps opportun, et d'où il résulte, par exemple, que l'alimentation par les tourteaux de maïs peut amener la race porcine à une rapide et complète dégénérescence. La chose a déjà été vérifiée aux Etats-Unis.

Le préjudice que l'entrée en franchise du maïs cause à notre agriculture n'a pas besoin d'être démontré. Mais voici un curieux exemple de son action par contre-coup. Nous le trouvons dans l'exposé des motifs du projet de loi:

"Le bon marché du maïs a amené la création d'une industrie qui extrait les glucoses du maïs, au lieu de les extraire de la fécule de pommes de terre. Le prix de revient des glucoses ainsi produits est assez bas pour permettre aux amidonniers de les présenter sur le marché à des prix inférieurs à ceux des glucoses extraits de la fécule de pommes de terre. Il en résulte que les féculiers, pour soutenir cette concurrence écrasante, sont obligés d'abaisser sans cesse le prix de leurs fécules. Ils ne peuvent y parvenir qu'en abaissant en même temps celui des pommes de terre; et c'est ainsi que cette grande culture, qui est une source si importante de notre richesse agricole, s'est trouvée gravement atteinte par l'introduction des maïs étrangers."

S'il y avait à choisir entre les fabricants de glucose de maïs et les cultivateurs de pommes de terre, ces derniers auraient quelques droits à paraître les plus intéressants; mais la question ne se pose pas ainsi, et il ne s'agit de ruiner personne. En effet, le droit de 3 francs, où l'état des cours, est trop minime pour paralyser la nouvelle industrie des glucoses.

Quant aux distillateurs, ils auraient mauvaise grâce à continuer leur vive opposition d'autrefois. Le droit de 30 francs qui les protégeait contre l'importation des alcools étrangers a été depuis élevé à 70 francs; les premiers résultats, si prompts, de cette mesure, leur ont montré qu'ils n'avaient, désormais, plus rien à craindre de l'invasion des alcools étrangers; s'ils sont de bonne foi, ils reconnaîtront que, plus que personne, ils bénéficient des bienfaits de la législation douanière. Il serait prudent, de leur part, de ne point parler de "particularisme" et de "monopole [illegible]".

Quoique plus indirectement, l'entrée en franchise du riz est, comme celle du maïs, une cause de souffrance pour notre agriculture. En le frappant d'un juste droit, nous favoriserons en outre, les importations de riz de notre colonie indo-chinoise.

Dans [illegible] sollicitude pour tous les intérêts, les [illegible] qu'une industrie—la seule [illegible] atteinte par cette réforme—pourrait être [illegible] fabricants d'amidon. Il s'agit de [illegible] d'entrer pour le blanchissage [illegible] qui justifient dans les maisons [illegible] une exception en leur faveur [illegible]. L'article 2 du projet est donc ainsi conçu:

"Les maïs et les riz employés à la fabrication de l'amidon [illegible] sont exemptés de droits."

M. Méline [illegible] de la Chambre [illegible] l'adoption du projet. [illegible]

[illegible] d'une [illegible] perdu la [illegible] d'une [illegible]

Madame X [illegible] de la République du Brésil".

FEUILLETON.

LES Six Monsieur Dubois
—PAR—
MAURICE MONTÉGUT.

(*Suite.*)

Un doigt de femme l'a traversé, et ce doigt t'a brûlé le cœur, et tu souffres et tu ne te vengeras même pas; car si tu te vengeais, tu souffrirais encore plus, de ta vengeance même.

Enfin.... Roland devint fou furieux, aux dédains d'Angélique.... Si cela peut te consoler....

Sifflé par ta conscience! poète-comédien, Florimond lamentable.

A quoi sert ton habitude d'échafauder les dramatiques scènes, de faire parler aux passions leur langage sublime, d'avoir la voix qui charme ou terrifie, le geste qui captive, de détailler la prose, de chanter les vers, si, dans la vie réelle, tu ne sais même pas conduire une intrigue amoureuse et te faire écouter des vivantes héroïnes?

Fatras, galimatias! à bas les rêves.... meurent les conceptions folles, les délirantes imaginations.

Quel gamin de vingt ans m'enseignera l'art de plaire et de trouver les mots qui sont compris des femmes.

Je renonce à tout, à la couleur des adjectifs, à la recherche des sonorités habiles, des métaphores imprévues......

Désormais, je veux exprimer mes idées impuissantes dans l'idiome idiot du hideux Théodore, puisqu'avec tous les épanchements de mon style, toutes les subtilités de ma glose, toutes les mélopées de ma lyre, je n'ai fait plus que lui.

Sifflé poète comédien! Calliope, Melpomène, Thalie, Polymnie, Erato, sœurs stupides, inutiles bavardes,—foin de vous! Allez au diable!

Je me ferais bouvier, si je savais comment!....

Pauvres inventions qui me rendaient si fier!

J'avais imaginé, comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, mon cousinage avec Didier.

Elle n'y a pas cru longtemps; et cependant le rôle était plus que simple, enfantin...... Je n'ai pas su le tenir jusqu'au bout, dans mon trouble éternel sous l'orgueil de ses yeux!

Et puis quelle mine vais-je montrer quand nous allons rencontrer mon soi-disant parent sur un quai de Marseille!

L'idée de faire gagner Marie au jeu, pour lui donner, sans honte, l'argent dont elle manquait.... c'est encore de mon cru.... Merveilleuse idée qui a fait naître, par suggestion, l'histoire de la loterie....

Riche, elle nous échappe.

Tout aurait mieux valu que de lui mettre un peu d'or dans les mains.

Puis enfin, tout cela était intéressé; c'était un placement..... à fonds perdus. Qui donc en profitera?.... Didier.... C'est bien fait!

Ma fable était absurde..... Il n'y a qu'un beau poème au monde, c'est Daphnis et Chloé.

Et, ce pendant que de la sorte un chacun des Cinq s'avouait à part lui qu'il n'était pas aimé pour un sou,—pendant que gémissaient, ricanaient, grondaient les masculines consciences;—dans l'unique cœur féminin de cette scène chantaient les espoirs fous et les hymnes ineffables célébrant la joie d'être, d'être jeune et d'aimer, et de voir, là-bas, mais tout près, derrière des vapeurs roses d'un horizon sans cesse diminué, s'ouvrir, dans une gloire, dans un enchantement, les paradis perdus et la terre promise.

Elle exaltait, Marie:

—Ces hommes m'ont trompée, je comprends tout! qu'importe!

En rien, je n'ai failli, et leurs mauvais desseins contre eux se sont retournés.

Je rapporte à Didier mon âme tout entière....

Allons, oublions le mal et ne pensons qu'à l'amour....

Et elle se perdait lucidement dans un songe qu'elle guidait à sa guise.

Elle revoyait la grande baraque de Levallois-Perret, grouillant de ménages pauvres sur chaque palier; les veillées d'hiver avec Didier, sous la lampe; avec Didier, les errances sous la quadruple allée du boulevard Bineau, devenu désert avec le crépuscule, dans la douceur des nuits d'été.

Des détails oubliés de son enfance lui revenaient précis, et elle leur souriait du haut de son bonheur présent.

Elle pensa tout à coup que sa mère devait s'inquiéter d'elle et regretta de ne lui avoir écrit qu'une fois en dix jours et quatre mots encore.

Puis se levèrent devant elle deux figures amères: les parents inexorables de son fiancé quand même, les mauvais riches.

Oh! maintenant, ils consentiraient à son mariage et vite.

Elle était riche, elle aussi, elle avait vingt-cinq mille francs!

Et, sur son cœur, dans son corsage, elle serrait, d'une main fébrile, la bienheureuse enveloppe où dormait son trésor.

Elle croyait de toute son âme à la loterie et ne soupçonnait pas que cet argent ne lui appartenait guère, sans quoi!....

En vérité, cela eût tout gâté.

Indifférente aux paysages, à tout ce qui n'était pas: *lui et elle*, elle regarda sans émotion défiler sous ses yeux la baie de Pouzzoles, le cap de Misène, Procida, l'île de Lamartine, Ischia, Terracina, le mont Soracte, puis Elbe et la Corse, terres napoléoniennes, enfin Hyères.....

Mais, dans les brumes bleuâtres, elle salua Marseille avec un cri de joie et les deux mains tendues.

Au milieu du quai, encombré de marchandises, sur une maison de graisseuse apparence, on lisait en grosses lettres:

NARCISSE ROQUENTIN
HUILES EN GROS

Marie, escortée toujours des cinq Dubois qui ne pouvaient se décider à la perdre, se précipita sous la porte; et à une grosse femme apparaissant:

—M. Roquentin? cria-t-elle.

La commère, à ce nom, saisit son tablier et se mit à tamponner sa face, en gémissant:

—Notre maître...., il est défunt!

—Depuis quand? interrogea Saturnin.

—Depuis tantôt dix jours....il attendait un médecin de Paris, qui n'est pas venu....il a cédé.

—C'est moi, continua Saturnin, c'est moi, ce médecin de Paris.

—C'est qu'alors vous êtes donc venu à cloche-pied, que vous arrivez à présent? Votre malade est enterré.

—Et de quoi est-il mort?

—De sa goutte qui lui enflait la tête..... une pitié..... un si bon homme!

—Connaissez-vous son neveu, M. Didier Dubois? reprit Marie.

—Pour sûr que je le connais, le vilain ladre, le râleux de malheur, à preuve qu'il veut nous dépouiller, à cause de l'héritage.

—Comment cela? demanda Rigobert.

—Comment, comment? grommela la grosse femme.... Vous en êtes aussi, vous tous, peut-être,—on n'a rien à vous dire, tas de mouchards.... Bonsoir la compagnie, la porte est là..... Excusez-nous si l'on ne vous reconduit pas, les manches à balai sont cassés!

—Mais où est Didier? cria Marie désolée.

—Ici ou là, pas loin, plus près, cherche-le, ma petite, ton godelureau, la ville est grande.

Elle les poussait à la rue.

Dehors, ils tinrent conseil, et Marie, encore une fois navrée, accepta leurs avis.

—Par les dernières paroles de la sorcière, déduisit Florimond, on est en droit d'affirmer que Didier Dubois est toujours à Marseille.

—Et il est probable, ajouta Rigobert, qu'il y a procès, ou tout au moins contestation à propos de la succession Roquentin.

—Didier serait venu trop tard, son oncle étant mort sans doute, laissant son [illegible] à ses domestiques et aux pauvres, [illegible]

Si [illegible] un peu plus [illegible], Saturnin, [illegible] Théodore à Saturnin, vous [illegible] cet homme, il aurait [illegible] Didier serait riche.... Marie aussi, par contrecoup. Voilà bien des malheurs dont vous êtes la cause!....

—Ne vous défendez pas, monsieur le docteur, car cette fois, je vous remercie, interrompit vivement Marie; [illegible]

Et [illegible] prise par des exclamations ou des gestes, elle s'expliqua:

—Avec une grosse fortune, Didier pouvait lui échapper encore, ses parents demeuraient intraitables; mais, pauvres comme devant, ils trouveraient agréable et suffisante une dot de vingt-cinq mille francs.

C'était le raisonnement de la raison.

Tous s'inclinèrent, convaincus; et chacun dans son coin pestait, grognait, sacrait avec mille variations sur cette phrase désespérante:

—L'aime-t-elle assez, ce merle-là!

—J'irai m'enquérir au Palais si l'affaire est inscrite au rôle, déclara Rigobert, et, par là-même, je connaîtrai l'adresse de Didier Dubois.

—Sérieusement? fit Marie, le regardant en face.

—Comment, sérieusement? balbutia l'avocat interloqué.

—Oui; je veux dire: sérieusement, la chose est-elle possible? sérieusement, tenterez-vous la démarche? et sérieusement m'en rendrez-vous compte — sans aucune tromperie?

—Ma parole d'honneur! dit Rigobert, en faisant à la dérobée une grimace à ses complices; grimace qui signifiait: "Nous sommes toisés, mes enfants!"

—Eh bien alors, conclut Marie, retournons à notre ancien hôtel; et, pour réparer vos torts, messieurs, et si vous voulez que je pardonne, cette fois, sur vos données nouvelles, vous chercherez tous là où *il peut être*, le seul homme que j'aime et que j'aimerai jamais. C'est convenu?

—A vos ordres, mademoiselle, soupirèrent les Cinq, frémissant à la pensée de retrouver enfin le *sixième*, le *sixième monsieur Dubois*.

Ils revinrent à l'hôtel de la Gloire et de la Bouillabaisse; Théodore, Antony, Florimond, Saturnin, Rigobert, accablés, s'assirent devant la porte, tirèrent leurs pipes, ainsi que des Cammanches en délibération, et restèrent sans dire un mot.

Ils s'avouaient vaincus.

Ils devinaient Didier tout proche.... *ils le sentaient!*....

Brusquement, comme prenant un parti difficile, Antony se leva.

—Théodore, fit-il, promenons-nous un peu, j'ai deux mots particuliers à vous dire.

—Avec plaisir, mon bon ami.

Dans le jardin de l'hôtel, derrière un massif d'arbres, l'hercule arrêta le bourgeois et le tenant par le bouton de sa redingote qu'il essayait machinalement d'arracher,—avec des réticences il lui confia ceci:

—Mon cher, j'ai quitté Paris, il y a douze jours, avec huit mille francs en portefeuille; c'était assez pour moi tout seul; vous savez ce qui s'est passé.... il me reste à peu près cinquante louis, prêtez-m'en cinquante autres.... J'ai calculé que deux mille francs étaient le chiffre strictement nécessaire pour la fin de cette histoire, et il me serait désagréable d'écrire à mon notaire.

—Excellent Antony...... commença Théodore, embarrassé.

—Oh! pas d'excuses, je n'en veux point, pas de phrases non plus. Oui, ou non, reprit l'homme fort; vous êtes le seul à qui je puisse m'adresser, les autres me sont peu sympathiques, et ne m'aiment guère.... vous, vous êtes une bonne grosse pâte d'homme, et je vous ai empêché d'être assommé, quand vous méritiez trois fois de l'être.... Je ne vous reproche rien; je n'aime pas à rappeler un service, mais une politesse en vaut une autre et c'est pourquoi je vous choisis de préférence.

—Ce dont je vous remercie et de tout cœur,—mais voilà le hic.... tenez, il me reste à moi même quinze cents francs à peine.... Votre cas est le mien.... si riche que l'on soit, on n'emporte pas la Banque de France dans ses culottes.

—Diable!

—Ainsi que vous, je compte suivre jusqu'au bout cette surprenante aventure; je n'espère plus rien, mais je reste curieux. Maintenant, comme je ne veux à aucun prix vous laisser dans ce cruel embarras, je vais demander à Rigobert qui est un homme bien élevé et discret, la somme en question.....

—Faites, et merci.

—De rien.... trop heureux.... A tout à l'heure!

Théodore, à son tour, prit Rigobert à part, et, d'une façon assez digne, alléguant les raisons déjà connues, il paria comme pour lui-même.

L'avocat rougit:

—Mon cher monsieur, je n'ai plus sur moi qu'une provision assez minime, mais pour vous obliger, je vais demander ces mille francs à Florimond qui est un bon garçon, de commerce agréable, malgré ces petits travers, et qui n'a rien à me refuser....

Florimond appelé par l'avocat le suivit le long des plates-bandes.

—Mon cher poète, j'ai besoin de mille francs, je suis à sec, mon banquier est très loin. Veuillez me prêter un joli billet bleu....

—Hélas, dit Florimond, je suis dévalisé, mon ami; le coup de la loterie, surtout! c'est vous qui l'avez inventé, misérable!.... J'ai juste de quoi finir proprement mon voyage, et je ne tiens pas à avouer mes folies à mes correspondants. Mais j'ai pour vous trop d'estime, et d'affection même, pour ne pas vous aider dans ce mauvais pas. Saturnin est tout à ma disposition, je vais en user.

Florimond prit Saturnin par les bras et l'entraîna sous les arbres.

—Mon cher docteur, après tant d'histoires, je me trouve gêné d'argent; je vous serai reconnaissant de me prêter mille francs; aussitôt mon retour à Paris....

—Désespéré, Florimond, mais moi aussi je suis à sec.... Attendez donc, Antony est un gentil garçon, le cœur sur la main, pour vous être agréable, je vais aller frapper à cette porte.

Le médecin rejoignit Antony qui se promenait mélancolique, attendant le Messie Théodore.

—Antony, commença Saturnin, j'ai besoin de mille francs, les avez-vous disponibles?

Antony fut tellement estomaqué qu'il répondit: "Mais oui, certainement, comment donc!" et qu'il donna son dernier billet.

Saturnin s'en fut le remettre, avec mystère, à Florimond, qui le glissa discrètement à Rigobert, qui le donna, d'une main furtive, à Théodore, qui courut, tout joyeux, le porter à Antony.

Celui-ci examina le papier bleu, le reconnut à une petite tache...... alors il éclata de rire, en songeant:

—Elle est bien bonne! C'est moi qui fournis l'argent que j'emprunte! Me voici, de ce coup, l'obligé de Théodore, son débiteur, c'est un comble et Gros-Jean comme devant. De plus, si, quand j'aurai remboursé, l'on ne me rembourse pas, par hasard, c'est moi qui danse.... Eh bien, en voilà une opération!

Il n'en remercia pas moins Théodore et télégraphia à son banquier.

La cloche du dîner sonna, violente, appelant les voyageurs à table, et dans les corridors, les escaliers, ce fut un grand remue-ménage de portes ouvertes et fermées et de pas empressés, dégringolant des marches.

L'hôtel, en ce moment, comptait à peu près deux cents pensionnaires; un à un, ou par couples, par groupes, ils arrivaient dans la longue salle à manger commune. Une immense table, violemment éclairée, chargée de vaisselles, de cristaux, de fruits immuables, oranges et pommes, et de fleurs artificielles, occupait toute la pièce.

Derniers arrivés, Marie et les cinq Dubois s'assirent modestement aux places près de la porte d'entrée.

Cependant, ils échangeaient les uns ou les autres, de petits saluts aimables et discrets avec les hôtes qu'ils avaient déjà rencontrés dix jours auparavant.

Le dîner commença. Des chaises restaient vides.

Dans un bruit de cuillers remuées,—comme l'impérieux besoin des premières nourritures absorbait l'assemblée,—doucement la porte tourna.... un tout jeune homme en grand deuil, à figure molle et fine, efféminée, à l'allure hésitante, entra sans bruit.

Le pauvre Florimond leva le nez de son assiette; le poète tressauta comme sous une électrique décharge, pâlit jusqu'aux mains, et par une intuition irréfutable, murmura:

—C'EST LUI!

A ce moment, Marie aussi, promena ses yeux immenses. Alors, deux cris, jetés l'un au devant de l'autre, et se confondant éperdument par l'espace, vibrèrent à la fois:

—Marie!

—Didier!

Ils se sautaient au cou.

—Toi!

—Toi!

Hélas, ce qui fait la joie des uns fait le malheur des autres....

Pendant que, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, et [illegible] d'une larme d'émotion, les deux [illegible] multipliaient les demandes et les réponses, les cinq Dubois paralysés, médusés, horrifiés, stupides, les bras ballants, les mains pendantes, le visage défait et le cœur en déroute, contemplaient LE SIXIÈME!

On ne dîna pas.

Brusquement Marie prit Didier par la main: devinant son intention, les Cinq déconfits se levaient déjà.

Et les présentations furent faites, cérémonieuses.

Quand ce fut le tour du comédien-poète en dernier, par un dessein perfide,—la jeune fille sourit:

—Didier, comment n'as-tu pas déjà tendu la main à ton cousin Florimond?

—Hein? fit Didier, abasourdi, dévisageant avec des yeux grands ouverts, ce parent qu'il s'ignorait.

—Monsieur, répondit le poète, d'une façon assez impertinente, monsieur, je me suis trompé.... en effet, vous n'êtes pas de ma famille.... oh! non, non! et j'en remercie les dieux.

Et il pivota sur ses talons, sifflant la gavotte.

Ce fut Marie qui rougit.

Comment était-il, réellement, ce merveilleux Didier?—Insignifiant, gentil, un type de Valaque, un peu bête, pas méchant, pas bon, non plus, s'aimant bien, aimant sa mère, aimant son père, sa fiancée et son chien, du moment que cela n'était pas fatigant.

Pas un homme, assurément. Il avait besoin d'être protégé lui-même, avant de songer à protéger les autres....

—Une fille, papa Florimond.

—Est-il maigre! s'étonna Théodore.

—Anémique! diagnostiqua Saturnin.

—Un chiffon! estima Rigobert.

—Du mou! conclut Antony.

Oui, mais c'est comme cela que les femmes les aiment.

Ce même soir, dans le jardin de l'hôtel, les *Six et elle* étaient groupés, assis sur des bancs renversés, sous des feuillages maigres.

Et, de plus en plus, les amoureux vaincus s'étonnaient de l'insignifiance de l'aimé vainqueur; la joie extatique de Marie, contemplant, écoutant de manière évangélique son Didier bien banal, les chagrinait et les exaspérait.

Et chacun se disait: "Certes, je vaux mieux que lui!" En réalité, chacun valait autant; car jamais idéal ne fut plus accessible.

Telle est la vie.

Didier, en phrases pénibles, racontait son histoire:

Il était arrivé trop tard; l'oncle Roquentin agonisait. Cependant, à la vue de son neveu, qui traits pour traits, ressemblait à sa sœur, il s'était, un court moment, réveillé de sa stupeur moribonde.

Distinctement, il avait balbutié: "Du papier, une plume...." et s'était soulevé dans un dernier effort; mais les gens qui l'entouraient, servantes et domestiques, aux yeux cruellement attentifs, s'étaient exclamés à l'envi:

—Le pauvre homme délire! Oh! notre maître! notre bon maître!

Une fois encore, mais d'une voix sourde, il avait répété: "De quoi écrire...." Il promenait ses doigts recroquevillés, bleuis, sur la blancheur des draps mortuaires, avec cette mimique volontaire et tenace de tracer des lignes.... puis, d'un seul coup,—regardant toujours et fixement Didier effaré,—il était retombé violemment en arrière, râlant: "Trop tard!"

Et, sur ce mot, il était mort.

Cette dernière scène lugubre avait eu, par hasard, quelques témoins désintéressés; il restait évident pour ceux-là que, à la minute suprême le mourant désirait modifier son testament.

Mais le seul existant, et valable, laissait son bien, divisé en deux parts, à sa vieille servante, à ses deux domestiques,—puis aux pauvres de Marseille, ville où il s'était enrichi....

Il fallait plaider.

L'affaire était instante, et devait passer au tribunal dans quelques jours.

—Vous avez un avocat? interrogea Rigobert.

—Dix se sont offerts, répliqua Didier, je ne sais auquel entendre, et je me méfie de tous....

—C'est bien, interrompit d'une voix impérative maître Rigobert Dubois, envoyez-les tous promener, c'est moi qui plaiderai.... On verra bien....

Marie le regarda en face et fronça les sourcils.

—J'accepte, répondait déjà le sixième Dubois avec empressement.

Il avait confiance en ces messieurs.

La jeune fille eut un geste nerveux, ouvrit la bouche, puis, brusquement arrêtée par une pensée quelconque, se tut et resta pensive.

—Pourquoi ne partons-nous pas? nos pauvres rôles sont finis, bien finis! disait le lendemain Florimond à Théodore.

Théodore haussa les épaules.

Ce fut Saturnin qui se chargea d'expliquer par une comparaison les sentiments de tous; et voici comme:

—Prenez un condamné à mort, devant la guillotine; dites-lui: "Mon garçon, voulez-vous vivre une heure encore?" Et, sans espérance aucune, il acceptera ce sursis pour ne pas mourir tout de suite. C'est notre cas.

Tous baissèrent la tête.

Ils restaient, préférant la souffrance journalière à la fuite, à la disparition, à l'écroulement immédiat du rêve, à la fin de tout....

Et ils souffraient, en vérité.

Les voir, tous ces deux, Didier, Marie, à chaque instant du jour, à chaque instant du soir, passer, perdus en eux, se racontant des choses....; et, de leurs beaux projets d'avenir, des paroles échappées, toujours semblables, arrivaient jusqu'aux autres;

—Quand nous serons mariés!

Oh! à présent, plus que jamais peut-être, Didier affectionnait Marie.

Il était touché, flatté de cette poursuite intense, furieuse, dont il était l'objet.... puis l'amour de tous ces hommes, si divers, lui prouvait la beauté, le charme indéniables de celle dont il était aimé. Il fallait qu'elle fût vraiment adorable pour avoir, sur sa route, rien qu'à passer pleurante, soulevé tant de passions, suscité tant de dévouements chez ces cinq affolés, gens sérieux et riches.

Il l'aimait d'autant plus qu'elle était plus aimée.

Et, grâce au hasard, elle cessait d'être pauvre, elle avait vingt-cinq mille francs.... de quoi fléchir la rigueur de ses parents, s'il gagnait son procès,—de quoi les rendre, tout de suite, accueillants et gracieux, si la cause était perdue.

De jalousie, chez lui, pas l'ombre une heure n'exista.

Il connaissait sa fiancée,—avec raison, il croyait en elle,—et, d'ailleurs, la mine déconfite des Cinq faisait la preuve large de sa rigoureuse vertu....

Donc, toutes ses peurs rassurées, il se laissait mollement aller à cet amour d'enfance; pourtant, encore, il semblait condescendre.

Ce jeune dieu bourgeois permettait qu'on l'adorât, et daignait quelquefois, du centre lumineux de sa gloire, répondre par un léger serrement de main, un baiser furtif, sous l'ombre des grands arbres, lorsque nul ne voyait.... Il eût rougi de cette faiblesse.

Et, de tant de bontés, Marie ne savait plus comment lui témoigner sa reconnaissance....

L'affaire Roquentin *passa* dans la quinzaine. Rigobert plaidait pour Didier. Le tribunal de Marseille, pour être agréable à Me Dubois, de Paris, avait activé la procédure.

Un vrai maître Dubois, de Paris....

Ce jour-là, une certaine curiosité régnait dans l'auditoire; et, à propos d'une cause civile, jamais tant de monde n'était venu.

Très grave, très sûr de lui, Rigobert souriait à Didier.

Il oubliait un instant le rival, ne voyait plus que le client qu'il avait à défendre, il était purement professionnel, et jugeait le succès certain.

Un quart d'heure avant l'ouverture des débats, Marie fit demander Rigobert.

Il accourut.

—Monsieur, lui dit-elle, très vite, très bas, vous souvenez-vous que j'ai remercié M. Saturnin parce qu'il avait peut-être fait perdre à Didier une fortune probable? Oui. Eh bien, réfléchissez. Si Didier est très riche, malgré mes quelques sous, dus au hasard, sa famille s'opposera encore à ce mariage toujours disproportionné. Vous voyez que je parle franchement. Il faut que Didier perde cette cause. Si vous triomphez je vous maudis! Vous m'avez trompée assez souvent pour me servir loyalement une fois, cette fois, la dernière.... Vous m'avez comprise.... allez!

Stupéfait, Rigobert s'éloigne.

—La parole est à maître Dubois!....

Maître Dubois se leva.

Ce n'était pas un sot, Rigobert!

En deux mots, il explique le débat contradictoire; [illegible] deux lettres de Narcisse Roquentin à sa sœur, où il était écrit tout au long que Didier hériterait s'il venait à Marseille.... Il rappela le cri suprême du moribond voulant encore, quand même, écrire lorsque la mort lui glaçait les doigts..... Il montra des serviteurs avides, [illegible]

....un jeune homme naïf,—au milieu d'inconnus malveillants,—qui n'osait insister......puis l'appel de Dieu interrompant ce drame funèbre......Il plaida la captation, l'irrespect des volontés dernières......sacrilège!

Sa voix montait, s'enflait; et dans ce pays des exagérations, ses métaphores, ses paraboles ronflantes étaient saisies au vol, goûtées, appréciées, admirées. Un grand murmure, poussé par la foule conquise, salua sa péroraison; les juges s'inclinaient....

Evidemment Me Dubois, de Paris, avait gagné sa cause....

Il ne pensait plus à Marie; il la regarda.

Pâle, sombre, elle le contemplait, elle aussi, se mordant les lèvres, les yeux pleins de courroux.... Alors il se souvint. Dans l'entraînement de la victoire, il avait oublié que pour elle, il fallait avoir tort à tout prix, coûte que coûte, et que le jeu qu'il jouait s'appelait: Qui perd, gagne!

Pourtant, n'était-ce pas pour lui une espérance dernière, si la famille de Didier enrichie, repoussait encore la jeune fille?... Il chassa cette tentation; et, dans un mouvement d'abnégation sublime, se dévoua tout entier au bonheur de celle qu'il aimait, pour la jeter définitivement aux bras de celui qu'elle aimait....

—Un mot encore! cria-t-il.

Le président ébaucha un geste, qui semblait dire: A quoi bon? c'est fini, c'est gagné, bien gagné, cher maître.

Mais Rigobert était reparti; et, dans un hébétement général, il lançait ce tonnerre intempestif de phrases agressives.

—Oui, messieurs, j'ai montré, clair comme le jour, le bon droit de mon client, et jamais cause plus juste n'aurait trouvé sa sanction auprès d'un tribunal sans parti pris.... Mais mon client et moi, nous sommes de Paris, la grande ville, dont Marseille est jalouse et qu'elle contrefait,—comme une gueuse, une duchesse!—Je sais bien que si j'ai pour moi la justice, je n'aurai pas les juges, juges prévenus, vendus peut-être....

Tremblez, cependant, prévaricateurs, concussionnaires, faux poids, fausses mesures, l'heure viendra bientôt....

La cour hurlait.

Didier perdit son procès.

—Merci, dit Marie à Rigobert.

—Ouf! fit-il, s'épongeant le front, j'ai racheté mes torts, je crois?

—N'en parlons plus,—*plus du tout*, répliqua Marie, railleuse.

Pour une dernière fois elle les réunit tous et leur tint ce langage:

—Merci, messieurs; grâce à vous, malgré vos volontés peut-être, j'épouserai Didier, mon seul amour. Nous partons.—Il est pauvre; j'ai un peu d'argent. Les obstacles tombent. Je vous dois beaucoup, en dépit des apparences.... Et je vous dis adieu sans amertume.... Je parlerai quelquefois de vous... Merci, messieurs!

Un quart d'heure après, elle montait avec Didier dans le train direct de Marseille à Paris.

Les Cinq restaient seuls entre eux, nez à nez, et ces nez étaient longs.

—Allons, dit Saturnin, je vais me soigner le cœur....

—Et moi, soupira Théodore, je cours faire des excuses à ma bonne....

Rigobert, d'une voix lamentable, laissa tomber ces mots:

—Cette cause sera cause que je ne plaiderai plus aucune cause.... Oh! le juste! oh! le vrai!.... oh! les femmes!.... Je ne crois plus à aucun accent, même à celui de la vérité!

Antony formulait:

—La destinée n'est pas un être palpable, avec lequel on puisse se prendre corps à corps, sans quoi j'aurais vaincu!.... adieu, paniers!.... la force est relative!

—De cette odyssée, déclara doucement Florimond, je ferai un sonnet.... et de ce sonnet je tirerai une nouvelle; de cette nouvelle, un roman; de ce roman un drame; de ce drame, un sonnet et je recommencerai. Chaque sonnet, chaque nouvelle, chaque roman aura cent éditions, chaque drame sera joué six cent quarante fois. C'est ainsi que l'on se console.... A quelque chose, malheur est bon.

—Et dire, termina Théodore, que toute l'aventure n'a pas duré trois semaines....

—Courte et mauvaise! conclut Rigobert.—A la suivante!... N'importe, l'amour si bête qu'il soit aura toujours raison....

—FIN—

Athénée Louisianais.

Concours littéraire de 1889

Nous donnons ci-dessous le programme du concours pour l'année 1889.

Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur les dispositions nouvelles adoptées par l'Athénée, pour rendre aux concurrents la tâche plus attrayante et plus facile: liberté entière est laissée à chacun d'eux de traiter le sujet qui lui plaira.

Les concours annuels de l'Athénée se recommandent d'eux-mêmes aux sympathies de notre population; la médaille décernée par cette Société est un titre toujours honorable, souvent utile dans la vie pratique.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, comprenant l'une les hommes, l'autre les femmes.

Chaque concurrent de l'une ou l'autre classe traitera un sujet de son choix.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert du 17 juin 1889 au 31 janvier 1890.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 1er février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes*; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Chaque devise d'homme, écrite sur la première page, sera accompagnée de la majuscule H; chaque devise de dame, écrite sur la première page, sera accompagnée de la majuscule F.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* les enveloppes des concurrents qui ont mérité les médailles, pour s'assurer qu'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER,
P. O. Box 725.

THE NEW-ORLEANS BEE

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $3; six months, $1.50; [illegible]

FEUILLETON.

Pour les faire mentir

PAR J. COLOMÉ.

I

OU J'EXPLIQUE POURQUOI JE PRENDS LA PLUME ET OU JE COMMENCE ENSUITE PAR LE COMMENCEMENT. — LE RUISSEAU DE LA RUE MARTAINVILLE. —MON BERCEAU BLEU.

A présent que je suis vieux, très vieux, et que je ne suis plus capable de travailler, à ce qu'on dit — et il est de fait qu'il ne faut pas grand'chose pour me fatiguer — je m'ennuie souvent de n'être bon à rien. Je sais bien que ce n'est pas ma faute, et que je ne dois pas m'en faire des reproches, mais c'est égal, je n'ai jamais eu cette habitude-là, de n'être bon à rien, et je trouve pénible de la prendre.

Je reste au coin du foyer, fumant ma pipe de temps en temps, et je pense à une foule de choses: cela m'occupe. Je pense à ce qui se passe maintenant, à ce qui se passait hier, le mois dernier, l'année passée, et, de mois en mois, d'année en année, je remonte ainsi, aussi loin que je peux me souvenir, et je m'amuse à me raconter à moi-même les histoires d'autrefois.

Je me les raconte à moi-même; oui, et parfois à d'autres aussi. L'hiver, à la veillée, quand on est las des contes de loups-garous — et je remarque qu'à présent on s'en lasse bien plus vite que dans ma jeunesse — il y a toujours quelqu'un qui me dit:

—Père Labétan, dites-nous donc une de vos aventures, au temps où vous étiez jeune?

Je ne me fais pas prier; je sais que cela les amuse. Et puis, dans le récit des choses qui sont arrivées à un homme qu'on voit là, devant soi, des sottises qu'il a faites ou qu'il a manqué faire, des embarras dont il s'est tiré, des bonheurs et des malheurs qu'il a eus, il y a des leçons dont les gens peuvent profiter; et je suis bien sûr, avec mes histoires, d'avoir été utile à plus d'un.

Tout en songeant à mes vieux souvenirs, voici l'idée qui m'est venue:

Puisque je crois avoir été utile à plusieurs de ceux à qui j'ai conté mon histoire, pourquoi en resterais-je là? Il y a dans le monde une foule de gens à qui je ne parlerai jamais et qui pourraient tirer profit de mon expérience.

Si j'essayais d'écrire ce qui m'est arrivé? Je ne manquerai pas de lecteurs, puisque à présent tout le monde apprend à lire: ce n'était pas ainsi de mon temps, et c'est par une chance bien heureuse que j'ai pu acquérir de l'instruction. On dit qu'il y a bien des sottises, bien des mauvaises idées qui sont répandues dans le monde par les livres; mais il y en a aussi de bonnes: je veux tâcher d'en augmenter le nombre, si j'en suis capable. Ce que j'ai à conter ne sera peut-être pas très bien dit, parce que je ne suis pas un grand savant; mais ce sera vrai, c'est déjà une qualité.

Et maintenant je commence par le commencement.

Quand je regarde tout au fond de mes souvenirs, je vois une rue sombre, avec de hautes maisons grises des deux côtés et un ruisseau au milieu. Je crois que le ruisseau n'était pas bien propre, car j'ai encore dans l'oreille, après tant d'années, la voix de ma mère disant:

—Romain! petit vilain! tu as encore été jouer dans le ruisseau! vois comme tu es sale!

Je m'apercevais alors que mon pantalon, mes souliers, et souvent tout le reste de mes vêtements et surtout mes manches jusqu'au coude, étaient mouillés et tachés par une boue noire: j'étais tout confus et je baissais la tête. Mais j'oubliais bien vite la réprimande et ma confusion: ma mère m'enlevait dans ses bras, et m'appliquait de gros baisers sur les joues en m'appelant son chéri, son trésor; la paix était faite. Pensez donc! il y avait plusieurs heures qu'elle ne m'avait vu! elle n'avait pas envie de perdre son temps à me gronder.

J'ai compris depuis pourquoi je jouais dans le ruisseau la plus grande partie de la journée. Ma mère allait travailler dans une fabrique; elle me levait le matin, me donnait à manger, revenait à midi pour le second repas, retournait à son ouvrage, et ne rentrait plus que le soir après la fermeture des ateliers; elle était bien obligée de m'abandonner à moi-même pendant qu'elle était à l'usine. Nous demeurions dans une grande ville, Rouen, et la rue où je jouais s'appelait la rue Martainville.

Mon père travaillait dans une autre fabrique que celle où allait ma mère, il rentrait le soir un peu de temps après elle. On soupait et ma mère me couchait dans un berceau qui avait des rideaux bleus à franges. Je me rappelle ce détail, parce que mon berceau était tout ce qu'il y avait de joli chez nous. C'était une dame riche qui l'avait donné à ma mère et qu'on me menait au jour de l'an lui souhaiter la bonne année; elle me donnait des bonbons en me recommandant d'être bien sage, et elle glissait une grosse pièce d'argent dans la main de ma mère, qui lui disait merci en rougissant. Ma mère avait été à son service avant de se marier, et elle avait élevé ses enfants, dont j'avais le berceau.

J'aimais beaucoup à jouer avec ces franges bleues, et c'était mon occupation tout le temps que ne dormais pas.

Je disais que nous rentrions toujours à la maison, ma mère et moi, un peu de temps avant mon père: je crois que sa fabrique était un peu éloignée de la rue Martainville. Ma mère se hâtait de rallumer son fourneau et de préparer le souper, et pendant ce temps-là je lui racontais mes aventures de la journée. Des grands garçons avaient barré le ruisseau avec une digue, pour faire un lac et y mettre des bateaux; les petits leur cherchaient des pierres, et j'en avais porté deux très grosses; et puis j'avais aidé à faire le mortier. Il y avait un grand qui savait faire les bateaux en papier; et puis un autre qui en avait fait avec de petites planches où il plantait un mât; c'était si joli!

Et puis il avait passé un grand chien jaune avec la queue entre les jambes; il était peut-être enragé!

Et puis on avait joué au soldat; et puis il était venu deux ivrognes qui se battaient, ils étaient tombés, et ils saignaient.... Ma mère m'interrompait:

"C'est bien vilain les ivrognes! tu ne seras jamais un ivrogne, n'est-ce pas, mon petit Romain?—Oh! bien sûr, maman!" répondais-je avec conviction, et je continuais mon babillage jusqu'à ce que mon père rentrât.

Quelquefois il tardait beaucoup. Ces jours-là ma mère ne l'accueillait pas avec une voix gaie et des paroles aimables, comme elle faisait habituellement; elle lui servait son souper sans rien dire, me faisait manger très vite et me couchait tout de suite après sans me laisser jouer avec lui. Je ne lui demandais pas pourquoi, parce que je tombais de sommeil, mais il m'arriva parfois d'être réveillé au bout de quelque temps par un bruit de querelle et de me mettre à crier en entendant mon père gronder et ma mère pleurer.

Alors elle accourait pour me consoler, et lui tournant sa colère contre moi, il me menaçait avec un ton et des mots où je ne retrouvais plus le papa si tendre et si gai qui la veille encore m'avait fait sauter sur ses genoux en jouant avec moi comme un vrai camarade. Je me rendormais de peur et le lendemain matin n'y pensais plus.

II

JE GRANDIS.—MON LIT D'HOMME.—MA PETITE SŒUR.

Mais ma mère y pensait encore, elle, car elle avait l'air triste et m'embrassait.... Je ne saurais pas dire de quelle façon, mais je sentais bien qu'elle m'aimait encore plus qu'à l'ordinaire. Le plus souvent, du reste, le lendemain de ces jours-là, mon père rentrait bien juste à l'heure du souper, il était gai, il m'embrassait vigoureusement, il aidait ma mère à mettre le couvert, il lui offrait d'aller lui chercher de l'eau, de lui faire ses commissions; elle lui répondait gaîment, et nous passions une bonne soirée.

Mais en grandissant je me mis à réfléchir, à me rappeler, à rapprocher ce qui s'était passé la veille de ce qui s'était passé huit jours auparavant.... et je conclus que les soirs où mon père rentrait fâché et où ma pauvre maman pleurait revenaient de plus en plus souvent. Je commençais à connaître les jours de la semaine, le samedi était un bien mauvais jour. Pourquoi le samedi? Je l'ai su depuis: il y a bien des ménages d'ouvriers qui ressemblaient à celui de mes parents.

Une chose que je me rappelle très bien, c'est la dernière visite que je fis à Mme Mulaud, la dame qui m'avait donné le berceau bleu. Elle demeurait très loin de la rue Martainville, et ma mère paraissait très fatiguée en arrivant chez elle. Ce n'était pas au jour de l'an, car il ne faisait pas froid du tout; et je demandai à ma mère s'il fallait tout de même souhaiter la bonne année à Mme Mulaud.

—Non, mon petit, me répondit-elle, tu lui diras seulement: "Bonjour, madame, en ôtant ton bonnet, que tu garderas dans ta main."

J'obéis, et Mme Mulaud qui paraissait étonnée de nous voir, me donna une petite tape sur la joue et me dit que j'étais un bon garçon. Ensuite elle causa tout bas un instant avec ma mère, et sa figure devint sérieuse.

—Quel âge a Romain, à présent, dit-elle.

—Cinq ans et demi, madame. Oh! il est sage, et ne me donne pas de peine. Cela m'ennuyait bien de le laisser vagabonder dans la rue toute la journée, mais on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas? A présent que je serai obligée de rester à la maison, je pourrai m'occuper davantage de lui. J'ai trouvé de l'ouvrage à faire chez moi; des chemises pour les marins. Ça n'est guère payé, mais un peu, c'est mieux que rien.

—Et Labétan? demanda Mme Mulaud.

Ma mère ne répondit pas, et Mme Mulaud comprit sans doute ce que cela voulait dire. Elle reprit un instant après en s'adressant à moi:

—A présent que te voilà grand, Romain, ton berceau doit être trop petit.

—Oh! oui, madame, m'écriai-je fièrement, mes pieds passent au bout quand je veux m'allonger.

—Eh bien je te donnerai un autre, un lit de fer, un vrai lit d'homme; tu pourras y coucher jusqu'à douze ans au moins. Ma bonne Marie, je vous enverrai avec le lit, un reste de layette; cela pourra vous servir.

Ma mère se confondit en remerciements et souhaita tous les bonheurs possibles à Mme Mulaud, pour elle et pour sa famille.

—Nous en avons grand besoin, répondit Mme Mulaud, mon mari ne peut pas guérir un rhume qu'il a pris l'hiver dernier, et le médecin nous envoie dans le Midi; nous partons la semaine prochaine.... A revoir, Marie, à revoir, mon petit Romain. Sois bien sage et aime bien ta mère.

Elle chercha dans sa poche et mit quelque chose dans la main de ma mère. Nous partîmes, et comme nous passions devant la cuisine, la cuisinière nous fit entrer, et nous servit dans de grandes assiettes une soupe comme je n'en avais jamais mangé; c'était madame qui le voulait, dit-elle, et après la soupe il y eut encore un ragoût et de la crème qui sentait bon comme un bouquet. Je pensais en moi-même que les gens qui mangeaient de ces choses-là tous les jours étaient bien heureux.

Le soir, je ne pus pas souper; ma mère dit à mon père que c'était parce que j'avais mangé chez Mme Mulaud; mais elle se trompait; je ne mangeais pas parce que la soupe à l'oignon et son boudin ne me semblaient pas bons. Je me suis toujours rappelé cela.

Je me rappelle aussi ma joie quand mon grand lit arriva à la maison. Il était en fer et il avait une flèche où ma mère attacha des rideaux qui étaient roulés avec l'oreiller et le matelas. C'était bien plus beau que des rideaux bleus! Ceux-là avaient des fleurs rouges et des espèces de fruits que becquetaient des oiseaux verts. Je demandai à me coucher en sortant de table, pour jouir de mon lit d'homme et je fus très long à m'endormir, parce que je m'amusais trop à regarder mes rideaux.

Ma mère n'allait plus à la fabrique; elle cousait toute la journée, et je restais avec elle dans la chambre. J'aimais bien à lui tenir compagnie, mais quand j'entendais mes camarades jouer et rire dans la rue, je ne pouvais pas m'empêcher d'être triste. Ma mère le devinait sans doute, car elle me disait:

—Va t'amuser un peu avec les autres, mon petit Romain, mais ne te salis pas et ne déchire pas ta blouse; j'ai beaucoup d'ouvrage, je n'aurais pas le temps de la raccommoder.

Un matin, je fus très étonné en m'éveillant, de me trouver chez une voisine; on avait dû m'y porter pendant la nuit, avec mon lit d'homme, qui était assez étroit pour passer aux portes. La voisine vint m'aider à me lever et me fit manger la soupe avec ses enfants; il m'était arrivé cette nuit-là une petite sœur, me dit-elle, et maman ne pouvait pas s'occuper de moi. Mais j'irais la voir tout à l'heure. Je fus très content d'avoir une petite sœur; comme tous les enfants, je m'imaginais qu'on aurait juste à la mettre sur ses pieds pour qu'elle trottât toute seule et se mît à jouer avec moi.

Je fus un peu désappointé quand je la vis toute petite et toute rouge, les yeux et les poings fermés, dans le berceau bleu, mais ma mère m'assura qu'elle allait grandir très vite, et je l'embrassai de bon cœur. Et puis mon père était de très bonne humeur, il joua avec moi comme dans ses meilleurs jours; on me mit ma plus belle toilette pour aller au baptême, et je mangeai des dragées envoyées par Mme Mulaud; tout cela me sembla très amusant.

Je restai quelques jours chez la voisine, puis je revins chez nous, et je me rappelle les mois qui suivirent comme un temps très heureux. Je restais toute la journée avec ma mère, qui me traitait comme un grand garçon; elle me demandait une foule de petits services et m'envoyait faire ses commissions chez les marchands de la rue. J'aimais beaucoup cela; d'abord cela me donnait de l'importance; et puis les marchands me recevaient très bien. Il y avait surtout une bonne fruitière qui ne manquait jamais de me donner quelque chose pour moi.

C'était bien agréable, quand j'allais acheter deux sous de fromage, de beurre ou d'oignons, de recevoir une pomme, une noix, des nèfles, ou même un peu de confiture qu'elle étendait sur le pain que je croquais tout sec. Et elle avait un si bon sourire, en me disant:

—Tiens, mon chou, voilà pour toi!

Brave femme, va! que Dieu le lui rende. Moi, je pense à elle toutes les fois que je peux faire plaisir à un petit enfant pauvre; et il faut si peu de chose pour leur faire plaisir!

Ce qui me plaisait beaucoup aussi, c'était d'assister à la toilette de ma petite sœur. Là, je me rendais très utile. Ma mère s'asseyait sur une petite chaise, près du foyer, et elle avait sans cesse besoin de moi.

—Romain, apporte un peu de fagot pour faire une flambée. Romain, tiens le lange étendu devant le feu pour le chauffer. Romain, va me chercher le petit poêlon. Donne-moi la cuiller. Apporte la brassière de laine, la petite chemise, le bonnet. Tiens! tu es un bon garçon.

Elle avançait la tête pour me donner un baiser; et moi, tout en le recevant, je regardais ma petite sœur, étendue sur ses genoux, agitant gaîment devant la flamme ses petites jambes débarrassées des langes. Elle riait, elle avait des yeux brillants et une petite bouche, et je la trouvais bien jolie. Je frappais dans mes mains pour attirer son attention, je lui faisais des mines, j'appelais:

—Lili! ma Lili!

Elle se nommait Julie, parce que c'était le nom de Mme Mulaud, mais nous l'appelions Lili parce que c'était plus gentil—et je sautais de joie quand je m'imaginais qu'elle me reconnaissait.

Oh! quel transport la première fois qu'elle me tendit les bras! Je voulus absolument la prendre; il fallut que ma mère me fît asseoir sur sa petite chaise et mît Lili sur mes genoux. Je la tenais serrée, je la trouvais lourde, et j'avais peur de la laisser tomber; mais je disais à ma mère:

—Ne la tiens pas! Ote tes mains!

Chère petite! je l'avais aimée d'abord sans savoir pourquoi, parce qu'on me disait que c'était ma petite sœur; ensuite, j'avais trouvé agréable de lécher le poêlon où ma mère lui faisait sa bouillie, et amusant de m'occuper d'elle; mais quand il fut bien établi qu'elle me connaissait, qu'elle riait quand je lui parlais et qu'elle me suivait des yeux par la chambre je fus si fier et si heureux que je me mis à l'aimer d'une vraie tendresse. J'aurais bien voulu qu'elle grandît tout d'un coup, pour pouvoir lui apprendre à marcher, jouer avec elle, et l'emmener avec moi chez les marchands. On désire toujours vieillir, même quand on est enfant: si on savait ce qui doit vous arriver par la suite!

III

UNE ÉCLAIRCIE.—NOUVEAUX CHAGRINS.—COMMENT JE FUS RÉVEILLÉ UNE NUIT.—[illegible]

Je disais donc que dans ce temps-là j'étais très heureux. [illegible] l'heure et il était de bonne humeur; il jouait avec moi après dîner et faisait sauter Lili dans ses grandes mains. Nous avions tous les jours, un bon déjeuner et un bon dîner, et nous allions nous promener le dimanche dans un grand jardin où la musique du régiment jouait de beaux airs.

Je ne sais pas combien dura ce bonheur-là ni quand il finit; probablement il ne finit pas tout d'un coup, et je ne m'aperçus pas du moment où il commença à diminuer. Mais peu à peu la maison redevint triste comme avant la naissance de Lili. Vous avez bien vu en hiver des jours brumeux: on a beau s'approcher de la fenêtre, on n'y voit pas clair pour travailler et on se dépite de ne faire que de mauvaise besogne. Puis, à midi, le soleil perce le brouillard. C'est une vraie joie! On se hâte à l'ouvrage, en fredonnant une petite chanson, et on se sent le cœur en fête.

On s'applique si bien à ce qu'on fait, qu'on ne s'aperçoit pas du retour du brouillard, jusqu'au moment où il est redevenu presque aussi épais que le matin. Eh bien! c'est quelque chose de pareil qui m'arrive. Je revois, dans mes souvenirs un beau dimanche où ma mère restait assise avec Lili sur ses genoux, sans sourire et sans parler, et où je la tirais par sa robe en lui disant:

—Maman, habille Lili! Maman! donne-moi ma belle blouse et mes souliers cirés! Maman! il fait beau, est-ce que nous n'irons pas nous promener? Papa va venir avec nous, n'est-ce pas?

Elle ne répondait pas et soupirait. Enfin elle se décida à nous habiller et à sortir: peut-être avait-elle attendu si longtemps mon père qui ne rentrait point. La promenade ne fut pas bien gaie, et à partir de ce jour-là, je remarquai que ma mère redevenait triste.

Je remarquai bien d'autres choses par la suite, qui ressemblaient à celles d'autres fois. Mon père s'attardait de plus en plus le soir, plus de la moitié des jours, maintenant ma mère me faisait souper et me couchait avant qu'il fût rentré. Et puis,—c'était la saison des fruits et j'étais un peu gourmand,—je trouvais dur, quand je demandais à ma mère pourquoi elle n'achetait pas de cerises, de prunes, de groseilles, qu'on promenait dans les rues à pleines charrettes, de m'entendre répondre tristement:

—Cela coûte trop cher!

Trop cher! oui, et la viande aussi coûtait cher, et les pommes de terre, et le fromage; car il paraissait bien peu de tout cela sur notre table. Ou bien, pendant que je mangeais un morceau de viande, ma mère mangeait des coquillages ou quelque poisson de rebut.

Elle buvait de l'eau et elle m'en mettait dans mon cidre. Moi, qui aimais le cidre pur, je réclamais, alors elle prenait un air fâché et répondait:

—Mon Romain, il est trop fort, c'est très mauvais pour les enfants; ne prends pas de ces habitudes-là. Dépêche-toi de manger, et puis tu m'aideras au ménage, j'ai beaucoup de travail, vois-tu!

Elle se hâtait, en effet, de remettre tout en place, et reprenait sa couture. Le temps passait: l'automne était venu, il pleuvait, il faisait déjà froid, et notre chambre devenait sombre de bonne heure. Ma mère s'asseyait tout près des vitres, pour profiter des dernières clartés du jour, et elle tirait son aiguille, vite et régulièrement, me jetant par ci par là un coup d'œil pour s'assurer que je me conduisais bien.

—Je suis sage, maman, lui disais-je.

Et je me remettais à jouer, ou à amuser Lili assise par terre sur un lambeau de vieille couverture. Quand nous étions restés longtemps tranquilles, ma mère venait nous embrasser, en disant:

—Les bons petits! comme ils ont bien laissé travailler maman!....

Elle redressait sa taille, elle étirait ses bras, et se remettait à l'ouvrage. Un jour que Lili était endormie et que je ne faisais pas de bruit pour ne pas la réveiller, je demeurai un bon moment à la regarder et je fus tout étonné de lui trouver une petite figure toute blanche. Elle qui avait de si bonnes grosses joues rouges au temps des premières cerises! Je me tournai vers ma mère pour la questionner là-dessus; mais je ne le fis pas; l'idée me vint tout à coup que ma mère aussi était toute changée, encore plus pâle et plus maigre que ma petite sœur. Pourquoi donc? Etait-ce parce que ma mère était sa nourrice qu'elles se ressemblaient ainsi?

La voix de ma mère me tira de ma rêverie.

—Aide-moi à mettre le couvert, mon petit Romain. Nous allons souper.

Elle se leva, prit Lili qu'elle alla mettre dans son berceau et alluma un peu de braise dans son fourneau pour faire chauffer notre soupe; moi je plaçais sur la table les assiettes, les verres et le reste. Elle s'assit et me servit, elle mit ensuite de la soupe dans son assiette et il me sembla qu'il y en avait bien peu.

—Oh! la vilaine maman! lui dis-je, qui n'aime pas la soupe! Tu ne grandiras pas. Mange, maman, pour être sage; vois, j'ai mangé toute la mienne moi!

Elle fit semblant d'en reprendre et emporta vite la soupière qu'elle arrangea sur les cendres chaudes; il n'y restait que la part du père. Je remarquai qu'elle ne toucha guère au reste du souper; elle mangeait du pain, et si peu! Il est vrai que si elle eût mangé davantage, mon père n'aurait pas eu de quoi se rassasier.

Elle me coucha tout de suite après souper, et je m'endormis en pensant que le lendemain serait dimanche, et que mon papa voulait nous mener entendre la musique militaire, ce serait une bien bonne journée.

Je fus réveillé par un cri, un cri de ma mère. Je me dressai sur mon séant, et je vis une chose affreuse. Mon père, rouge, les yeux enflammés, les cheveux ébouriffés, sa blouse déchirée, le col de sa chemise arraché, tenait ma pauvre mère par le bras, et il la frappait en l'injuriant avec une voix enrouée qui faisait peur à entendre. Elle tâchait de lui échapper, de se garantir avec le bras qui lui restait de libre, elle ne criait plus, elle se plaignait d'une voix étouffée:

—Assez! arrête! pas de bruit, par pitié! pour les enfants! ne les réveille pas!

J'étais muet d'épouvante. Cela me faisait mal de voir frapper ma chère mère, et puis, avec une lâcheté enfantine, je me faisais petit, osant à peine respirer, de peur que mon père ne se tournât contre moi et ne se mît à me battre aussi. Mais, à un moment, il poussa si rudement ma mère qu'elle alla tomber contre l'angle de la commode. J'entendis le bruit de sa tête heurtant le bois, et je la vis se relever avec du sang sur ses cheveux, pour retomber sur ses genoux comme une personne qui n'a plus de force. Je crus qu'il l'avait tuée, mes craintes pour moi-même s'évanouirent tout à coup, et je criai de toutes mes forces:—Maman! ma pauvre maman! j'escaladai mon lit et je courus me jeter sur elle.

Quand elle me vit, elle fit un effort pour se relever et me sourire.

—Ce n'est rien, mon chéri, me dit-elle; j'ai glissé et je suis tombée, mais je n'ai pas grand mal. Donne-moi un peu d'eau fraîche dans une tasse pour me laver... Va te recoucher, à présent; ce ne sera rien. Embrasse-moi, mon pauvre petit!

Je lui avais apporté l'eau, mais je n'allai pas me recoucher; je restais là à la regarder baigner sa pauvre tête saignante. Je jetais aussi un regard à mon père; il restait immobile, les yeux tout grands ouverts et ne cherchait pas à s'approcher de nous. Enfin il tourna les talons et, sans s'occuper de son souper qui fumait sur la table, il alla vers le lit; en un clin d'œil il fut couché et deux minutes après nous l'entendions ronfler. Ma mère m'enleva dans ses bras; je lui passai les mains autour du cou et je la serrai de toutes mes forces. Nous ne nous dîmes rien; mais il y a manière de s'entendre sans se parler, et comme nous nous entendions tous les deux!

Elle me recoucha, prit une chaise et resta assise près de mon lit. Je la vis encore là, la dernière fois que j'ouvris les yeux. Le lendemain, quand je me réveillai, elle s'occupait du ménage comme à l'ordinaire; mon père était parti pour la fabrique. Il revint le soir, l'air assez sombre, mais il ne battit personne. Il soupa et se coucha sans rien dire.

Le bonheur était parti. Désormais les bons jours, c'étaient ceux où mon père soupait et se couchait sans rien dire, et ils devenaient de plus en plus rares. Que de fois je fus tiré de mon premier sommeil par le bruit des coups que recevait ma pauvre mère: je ne dis point par ses plaintes, car, hormis ce premier cri dont j'ai parlé, et que la surprise et la douleur lui avaient sans doute arraché, je ne l'entendis plus jamais se plaindre; elle recevait les coups en silence.

Pourtant je me réveillais pendant, et je me mettais à crier; Lili en faisait autant; ma mère accourait à nous pour nous calmer, et son bourreau la laissait en paix. On aurait dit qu'il conservait assez de raison pour ne pas oser la poursuivre jusque auprès de nous.

Mais, s'il ne la touchait plus, il lui criait les injures les plus horribles, des mots que j'avais quelquefois entendus dans la rue, et que ma mère m'avait défendu de jamais répéter. Et c'était mon père qui me les apprenait, à présent! et c'était à ma mère qu'il les disait!

Oh! quel sort douloureux d'être l'enfant d'un ivrogne! Car je le savais maintenant, mon père, que j'avais connu si bon, si gai, si tendre pour nous, si attaché à son travail, était devenu un misérable ivrogne, buvant dans le cabaret du samedi sa paye de toute la semaine, négligeant son ouvrage, buvant le dimanche, buvant le lundi, à crédit quand il pouvait, vendant ses vêtements pour boire, volant à sa femme les quelques sous qu'elle gagnait à coudre du matin au soir, et qui suffisaient bien juste à nous empêcher de mourir de faim.

Tout cela ce n'était pas ma mère qui me le disait. Si je n'avais vu qu'elle, je n'aurais jamais su pourquoi nous grelottions sans feu quand l'eau gelait dans la cruche, pourquoi nous manquions de pain, pourquoi nous n'avions presque plus de meubles et pourquoi Lili dépérissait de jour en jour. Mais les enfants ont des oreilles: ils entendent tout ce qui se dit autour d'eux, et ils comprennent beaucoup plus de choses qu'on ne croit. Les voisines, les marchandes, chez qui j'allais faire des commissions, les commères de la rue Martainville, et jusqu'à la bonne fruitière, qui me donnait souvent pour six sous de marchandise en échange de mes deux sous, ne se gênaient pas pour parler devant moi de ce qui se passait dans notre ménage.

—C'est le petit Labétan! disait l'une; pauvre petit! c'est donc toujours la même chose chez lui?

—Toujours! répondait une autre; ça va de mal en pis; c'est toujours ça d'ailleurs!

—Oh! bien sûr! les hommes, une fois qu'ils ont commencé.

—On dit qu'il n'apporte pas un sou à sa femme.

—Pauvre mère! elle est trop douce aussi. La première fois, elle aurait dû lui ôter l'envie de recommencer.

—C'est facile à dire, je voudrais vous y voir!

—Oh! vous ne m'y verrez pas; mon homme marche droit!

—La pauvre Marie est battue.... et il vend tout pour boire; il n'y a presque plus de meubles chez eux.

—Elle ne mange pas à sa faim.... une femme qui est nourrice!

—Aussi sa petite ne fait que dépérir, une enfant qui était si belle!

—C'est un monstre cet homme-là!

—Oh! oui! comme tant d'autres! Les hommes ça ne vaut pas cher! Et penser que le petit sera peut-être un jour comme son père!

Cette lugubre prophétie, cent fois renouvelée, me poursuivait comme un cauchemar. J'apprenais à regarder autour de moi. Que d'ivrognes dans la rue Martainville, surtout les soirs de paye, et les dimanches, et les jours de fête! Il y en avait dont les enfants étaient mes camarades; les autres que je ne connaissais pas avaient peut-être aussi une femme qu'ils battaient et des enfants qui avaient faim. Et je deviendrais comme eux! Ils me faisaient bien horreur pourtant!

IV

PAUVRE PETITE LILI!—CHAGRIN DE MISÈRE.—MON PÈRE S'ENIVRE DE PLUS EN PLUS.—L'ACCIDENT.—A L'HÔPITAL.

J'arrive à un chagrin auquel, encore aujourd'hui, je ne peux pas penser sans avoir un frisson, et je me rappelle la scène comme si j'y étais. Lili était malade, elle avait eu des convulsions qui m'avaient fait grand'peur. Pour le moment elle était calme dans son berceau, et ma mère causait avec une voisine qui était venue aider à la soigner. On avait ouvert la fenêtre, parce que la voisine disait qu'il fallait de l'air dans ces maladies-là. Ma mère m'envoyait à chaque instant sur le palier voir si mon père ne revenait pas.

—Croyez-vous qu'il reviendra de si bonne heure? lui dit la voisine.

—Il a promis de rentrer tout droit et de m'apporter de l'argent: c'est jour de paye, et je l'attends pour aller chez le pharmacien. Il était tout retourné, ce matin, de voir la petite dans les convulsions: il aime ses enfants, voyez vous?

La voisine secoua la tête.

—Il les aime, je ne dis pas; mais un homme qui a bu.... Puisqu'il ne sait plus ce qu'il fait, qu'il aime ou qu'il n'aime pas, c'est la même chose.

—Aussi il m'a promis qu'il ne boirait pas ce soir.... Romain, va donc voir si ton père revient.... Je lui ai fait un bon souper; une cuisinière à qui j'ai plumé son poulet m'a donné de la bonne graisse et un reste de viande; j'ai fait une soupe à l'oignon et un ragoût, il sera content.

J'irai payer la pharmacie, je n'ose plus rien lui demander, tant que je n'aurai pas payé les drogues d'hier.... Pauvre petit agneau! J'ai cru qu'elle allait me passer dans les bras. Elle n'est pas bien forte.

—C'est que vous vous faites trop de tourment, Marie. Vous ne lui donnez pas de bon lait. Vous devriez la sevrer.

Je regardais ma mère à ce moment-là et je vis sa bouche trembler, et deux larmes tomber de ses yeux; et puis elle dit, presque bas:

—Mon lait vaut encore mieux que rien.... et je n'aurais rien à lui donner.

La voisine ne répondit pas et se mit à remuer le berceau, où Lili avait fait mine de se réveiller. Il se passa un bout de temps: la nuit venait. Ma mère n'y voyait plus à coudre, elle alluma une chandelle en soupirant. La voisine s'en alla, disant qu'elle attendait rentrer son mari, mais mon père ne rentrait point.

Il était très tard quand il revint; et rien qu'à la manière dont il trébuchait dans les escaliers, ma mère comprit et devint toute pâle. Je me rapprochai, me tenant serré contre elle, et nous regardâmes tous deux vers la porte. Une main tourmenta quelque temps le loquet: la porte s'ouvrit enfin et mon père entra.

Ah! la figure qu'il avait ce soir-là, je la connaissais, je la lui avais vue déjà cent fois, mais jamais elle ne m'avait paru aussi horrible. Je savais qu'il avait promis de rentrer, promis d'apporter de l'argent, pour payer le pharmacien, pour guérir Lili; et il n'était pas rentré.... Est-ce que Lili allait mourir par sa faute?

—Labétan! lui cria ma mère, d'où viens-tu? Où est l'argent? Tu m'avais promis....

—Là! là! petite mère, répondit-il d'une voix empâtée, c'est vrai, j'avais promis.... Je suis revenu tout de suite.... avec des amis.... Charland, Lemalin, Rouvreux, et puis Chaloupin.... Connais-tu Chaloupin? Il a dit: Je paie une tournée au *Pot-d'étain*; et on est entré!.... J'ai dit que j'étais pressé. Oh! oui, je l'ai dit, sur mon honneur.... et me voilà!

Il se laissa tomber sur une chaise,—une des deux chaises qui nous restaient.

—Mais ton argent! qu'as-tu fait de ton argent? cria ma mère en le secouant par le bras. Il faut que j'aille chez le pharmacien; donne-moi de l'argent.

—L'argent? quoi? l'argent.... Il y a du fameux calvados au *Pot-d'étain*, et du cognac, donc!

—Mais la potion pour Lili, on ne me la donnera pas sans argent. Vite, c'est pressé!

Il parut comprendre et fouilla dans ses poches. De l'une il finit par tirer une pièce de un franc, dans l'autre il restait six sous.

—Voilà tout ce qui te reste? dit ma mère atterrée.

—Tout? Oui, c'est tout.... Ah! Chaloupin! Le *Pot-d'étain* a de fameux calvados!

Ma mère ne pouvait croire à son malheur. Elle retourna toutes les poches du malheureux qui la laissait faire et répétait comme un refrain:

—Le *Pot-d'étain* a du fameux calvados!

Quand elle se fut convaincue que toute la paye de la semaine avait disparu, elle si patiente et si éloignée d'ordinaire, elle éclata en reproches et en invectives, l'appelant fainéant, ivrogne, mauvais père, assassin de ses enfants.

Lui, il la regardait, et il perdait peu à peu l'air ahuri et fatigué qu'il avait en rentrant. Il me semblait qu'il allait se mettre en colère, et j'avais peur. Mais ma mère ne voyait rien; exaspérée, elle continuait à lui jeter à la face tout ce qu'elle avait sur le cœur.

A la fin, il se leva, le poing en avant;

—As-tu bientôt fini de brailler? cria-t-il. Tu me casses la tête avec tes [illegible]: attends, je vais te les jeter par la fenêtre.

Et tout en parlant, d'un bond il fut près du berceau de Lili; il la saisit et [illegible] vers la fenêtre restée ouverte. Ma mère [illegible] se jeta sur lui, [illegible] Lili, qui tomba sur le [illegible] Moi, je [illegible]